

Entretien avec Alvis Hermanis

Etes-vous déjà venu à Avignon ?

Alvis Hermanis : Je suis venu une fois, mais c'était en 2003, l'année de l'annulation du Festival ! Je ne fais pas partie des metteurs en scène d'Europe de l'Est, assez nombreux, qui ont été révélés à Avignon, notamment grâce au programme Theorem. En Lettonie, je dirige depuis dix ans une structure d'État, et je n'ai eu besoin ni de subventions ni de reconnaissance de la part des programmes d'aides mis en place en Europe. J'ai été nommé en 1998 directeur artistique du Nouveau Théâtre de Riga, et c'est une position qui me permet d'être largement autonome. En France, ce serait un peu comme diriger le TNS à Strasbourg. C'est un théâtre national, avec une troupe permanente de vingt-cinq acteurs, cinq plateaux, une école de formation. La situation est très différente en Lituanie où les jeunes metteurs en scène travaillent hors des structures d'État et ont donc vraiment besoin des aides occidentales pour monter leurs spectacles et être reconnus.

Quel est le contexte du théâtre en Lettonie ?

Nous sommes de proches voisins de la Lituanie mais la situation théâtrale est différente. En Lettonie, le théâtre vit plutôt mieux, mais il est marqué par deux influences majeures, allemande et russe. Riga est une vieille ville allemande qui s'est en partie russifiée à partir de la fin du XIX^e siècle. Aussi, historiquement, Riga a toujours balancé entre ces deux influences qui sont d'ailleurs plus complémentaires que contradictoires. C'est une chance et une force de s'appuyer sur ces deux traditions et ces deux cultures. Aussi bien Wagner que Tchekhov ont vécu et travaillé à Riga. Le théâtre letton est une étrange alchimie, nourri de ce mélange particulier. Avec mon théâtre et ma troupe, nous essayons de proposer une forme de cocktail à base de ces deux ingrédients, forts l'un et l'autre. Ma formation personnelle est fondée sur l'enseignement russe, suivant un héritage très stanislavskien. Mais depuis quelques années, je travaille de plus en plus dans des théâtres allemands où je suis régulièrement invité avec ma compagnie, que ce soit à Berlin, à Cologne, à Francfort, à Hambourg ou à Zurich en Suisse alémanique. En Allemagne, le théâtre est un art très intellectualisé, d'une grande perfection scénographique et visuelle. Le théâtre russe est au contraire davantage fondé sur l'émotion, le jeu des acteurs, l'accumulation des décors et des objets, bien plus trash et désordonné que la tradition germanique. *Sonia* est un bon exemple de cette synthèse, nous avons tenté de retenir les côtés positifs de chaque influence. Le spectacle est à la fois rigoureux et émouvant. C'est un texte russe qui parle de la Russie de la dernière guerre mais l'organisation de l'espace et la mise en scène peut également être considérée comme proche de recherches typiquement allemandes.

Quels genres de spectacles avez-vous montés jusqu'à présent ?

J'ai commencé par être acteur, formé au Conservatoire de Riga. J'ai également une formation de mime. J'ai étudié la pantomime classique d'Etienne Decroux, de Jean-Louis Barrault et du mime Marceau dans la tradition française. Je suis autant intéressé par le théâtre de répertoire que par le théâtre sans texte. Dans *Sonia*, par exemple, tout le début du spectacle est muet, et l'acteur qui joue Sonia ne dit pas un mot de toute la représentation. Le cinéma muet a une grande influence sur mon travail. Avant *Sonia*, l'un de mes spectacles les plus importants a sans doute été *Long Life*, montré dans une trentaine de villes européennes. C'est une création collective avec les acteurs de la troupe, sans texte préexistant, à propos du vieillissement et des problèmes que cela entraîne. Tout se passe dans un seul appartement et nous suivons la vie des vieillards le temps d'une journée.

Vos décors sont extrêmement réalistes...

Sonia n'échappe pas à ce réalisme, c'est un intérieur de maison minutieusement reconstitué. Je veux que tous les éléments soient vrais, de la cuisine au salon, de la chambre à coucher à la salle de bains. La vérité à 200 %... Ma première obsession est l'imitation de la vie privée, tout part de là dans mes spectacles, mais ils peuvent aussi aller très loin dans l'imagination et le fantasme. Pour connaître vraiment quelqu'un, il faut le voir chez lui, dans son espace propre. L'extérieur, la ville, tout relève de plus en plus d'un balisage urbain très politiquement correct. Par contre, dès que les gens sont chez eux, ils retrouvent souvent la liberté de vivre comme ils l'entendent. C'est pourquoi mes spectacles partent généralement d'un décor intérieur. Pour *Long Life* par exemple, nous avons récupéré dans d'anciens appartements de nombreux objets qui avaient appartenu à des vieux qui venaient de mourir. Pour le spectacle, il s'agissait presque de pièces à conviction.

Dans *Sonia*, tout ce qui est vrai est important, ce qu'on mange, ce qu'on cuisine, ce qu'on cherche, ce qu'on finit par se dire...

Ce n'est pas faux, mais il y a également une grande part de rêve et de vie imaginée autant qu'imaginaire. Sonia rêve un monde qu'elle se crée, et les enfants qu'elle borde dans leur lit ne sont que des poupées dérisoires... Dans *Sonia*, l'acteur Gundars Aboliņš qui joue le personnage féminin est un obsessionnel du détail vrai, et c'est lui-même qui a voulu faire la cuisine, préparer un vrai gâteau, c'est un gourmet de premier ordre et le spectacle lui a permis de s'entraîner et de se perfectionner ! De même, les décorateurs ont minutieusement reconstitué un intérieur russe du Leningrad des années 40. Ils se sont beaucoup promenés là-bas, y ont énormément chiné, rapportant de nombreux objets qui sont dans le spectacle et des photos d'intérieurs qui ont permis d'élaborer un décor extrêmement réaliste. C'est une vérité à laquelle je tiens de façon presque maniaque.

Mais le contexte politique de ces années, en URSS, ne semble pas essentiel au spectacle. La guerre y est davantage une atmosphère qu'un événement réaliste et vraiment menaçant...

Je ne me suis jamais intéressé au contexte politique, dans aucun de mes spectacles. C'est une chose que je rejette, peut-être instinctivement, du moins assez violemment. Sans doute est-ce lié à mon passé, venant d'une république soviétique. Je ne ressens pas du tout politiquement les choses ni les événements. Historiquement oui, mais jamais à travers une interprétation ou une lecture politiques. Je crois que pour nous la politique ne peut pas être vraiment sérieuse, elle s'est trop discréditée elle-même.

Sonia est une nouvelle littéraire connue en Russie ?

L'auteure, Tatiana Tolstaïa, est une auteure contemporaine. Le Nouveau Théâtre de Riga doit présenter des classiques du répertoire mais peut également explorer des auteurs et des textes plus contemporains. Tatiana Tolstaïa doit avoir autour de 60 ans, mais je dirais, pour qualifier son travail, qu'elle appartient à cette génération de la "bonne littérature psychologique" russe. Elle s'inscrit dans la tradition de Tolstoï lui-même. J'ai parfois monté des spectacles à partir de textes beaucoup plus modernes et expérimentaux, comme *The Ice*, *Collective Reading of the Book with the Help of Imagination in Riga*, d'après un roman de Vladimir Sorokine, *La Glace*. Dans le cas de *Sonia*, j'ai sans doute un peu forcé la main par rapport au texte original de Tatiana Tolstaïa, et je pense qu'elle n'avait jamais imaginé que le personnage de Sonia pourrait être joué par... un homme, et qu'ainsi le couple présent dans la nouvelle pourrait être interprété par deux hommes...

Le couple d'acteurs est assez détonnant !

C'est une idée qui n'a rien à voir avec la transsexualité mais davantage avec une tradition de la pantomime et du burlesque muet où parfois les femmes étaient jouées par des hommes. Cette femme naïve, grosse, un peu idiote, mais au grand cœur et à l'imagination débordante, pouvait parfaitement être interprétée par un homme car sa pesanteur, son poids, son ancrage dans le monde sont essentiels. Au début, j'avais pensé figurer Sonia grâce à une immense marionnette, posée au centre de l'appartement. Je désirais que Sonia soit jouée de façon étrange et soit moins psychologiquement ou sociologiquement marquée que dans la nouvelle originale. J'ai aussi pensé à une immense basketteuse, Uljana Semjonova, qui fait plus de deux mètres vingt, mais là non plus cela n'a pas fonctionné. Alors l'acteur masculin, massif, muet, concret, attentif aux détails, s'est imposé presque naturellement. Un jour, je l'ai vu imiter sa mère et j'ai su immédiatement qu'il pourrait tenir le rôle. C'est vraiment un grand comédien. Il offre ce décalage dont la représentation de Sonia a besoin, tout en étant éthiquement, techniquement et fantasmatiquement parfait pour ce rôle. Quant à l'autre acteur Jevgeņijs Isajevs qui joue le narrateur, ce n'en est tout simplement pas un ! Je recherchais un amateur, un homme de la rue, et finalement c'est un des jeunes techniciens du Nouveau Théâtre de Riga, qui arrivait alors d'un orphelinat, qui s'est imposé pour le rôle. C'était mon idée, confier tout le texte de la pièce à un non professionnel et le rôle féminin muet à un vrai acteur... Je pense que ce contraste fonctionne bien même si cela était assez risqué. En fait, il est devenu acteur en même temps que le spectacle tournait à l'étranger et prenait de l'ampleur, mais au début je voulais vraiment quelqu'un d'innocent, une sorte de Kaspar Hauser. C'est un personnage étrange, qui n'est pas comme les autres, un innocent dont l'imagination est foisonnante et la parole un peu délirante. L'important était de faire sentir un fort contraste entre les deux personnages, les deux acteurs, tout en les maintenant dans des registres proches : comme deux clowns, le triste et le joyeux, le muet et le parlant...

Sonia est aussi une sorte de mélodrame...

Oui, nous jouons beaucoup sur cet aspect : ce spectacle est ce qu'on pourrait appeler un "mélodrame absolu". La guerre et la mort sont présentes, elles enveloppent tout, surtout les pensées du personnage féminin et les paroles du personnage masculin. L'idée qui sous-tend le spectacle reste que Sonia est totalement manipulée par la vie, par les autres, par cet homme qu'elle a rencontré et qui lui raconte des histoires, jusqu'au jour où elle pense qu'il est mort au front. Elle est alors prête à tout sacrifier pour lui, jusqu'à la folie. C'est à ce niveau que le mélodrame est le plus poignant, cette femme naïve est le jouet des autres et de l'histoire, mais elle veut croire malgré tout en son amour et en son destin.

Le spectacle parvient à croiser les registres de jeu : le mélo, l'hyperréalisme, le burlesque, le mime, le naturalisme.

C'est un travail important que je pratique en général avec la troupe du Nouveau Théâtre et qui, dans *Sonia*, est au cœur de l'esprit du jeu. La mise en scène ne choisit pas un registre particulier aux dépens des autres mais tente de les multiplier. C'est très stimulant pour les acteurs et pour moi-même. La réalité en est le meilleur exemple, elle n'est faite que d'histoires tragiques et drôles en même temps. C'est un sacré mélange. Je suis d'un certain côté assez traditionnel. Je pense que les spectateurs peuvent pleurer et rire en même temps. C'est la leçon de Chaplin et des grands burlesques à laquelle le théâtre est fidèle, le seul art qui le soit sans doute vraiment. Car la scène est l'espace de l'éphémère. C'est pourquoi c'est un art si mélancolique, il est définitivement ancré dans l'Europe d'autrefois même s'il peut raconter des histoires d'aujourd'hui.

Propos recueillis par Antoine de Baecque en février 2008